

Jean-François Paillard

Animos[®]



ÉDITIONS du ROUERQUE

*Je remercie Domi, Sylvie, René,
Nathalie, Isabelle, Denis, Henri, Marius
pour leur aide et leurs encouragements.*

*Je sais bien, moi, que je ne suis pas de l'étoffe
de ceux qui résistent, je suis trop humain...*
Primo Levi

*Les lecteurs de cet ouvrage pourront ressentir
une certaine gêne à ne pas rencontrer
dans les pages qui suivent les êtres qui leur sont familiers.*
Luc Boltanski et Laurent Thévenot, De la justification

Saviez-vous que pour lutter efficacement contre le froid polaire qui peut atteindre $-50\text{ }^{\circ}\text{C}$, les adultes mâles se pressent par milliers les uns contre les autres, des mois durant, tandis que leurs femelles s'en vont pêcher au loin ? Saviez-vous que les mâles ne posent jamais sur le sol l'œuf dont ils ont la garde, mais qu'ils le conservent au chaud dans un repli de leur ventre boudiné ? Saviez-vous qu'une fois sortis du sac de peau de leur père, les enfants issus des œufs éclos sont parqués en de gigantesques assemblées, où ils ont également le devoir de se blottir les uns contre les autres pour lutter contre le froid, en attendant le retour de leurs parents partis chasser en

mer ? Saviez-vous qu'à leur retour, nombre de parents ne reconnaissent pas leur petit dans la foule grise et transie des marmaillons ? Beaucoup d'entre eux meurent alors de froid. Sous les attaques du blizzard, leurs corps se couvrent de givre, leurs têtes s'inclinent doucement, ils tombent dans la neige en grelottant. Lors du dégel, des amas de cadavres empuantiront les abords des nids, dont la plupart seront par bonheur occupés par de jeunes palmipèdes, gros et gras. Les rescapés.

prologue
UNE JOURNÉE ORDINAIRE

Les crissements d'essieux prirent fin dans une odeur de graisse brûlée et le silence envahit de nouveau la nuit. Mais déjà dix chiens de berger sautaient des marchepieds du véhicule de tête, talonnés par un renard gris en tenue d'apparat. Au pas de course, chacun des chiens vint se poster devant la porte du wagon plombé qu'il avait pour mission de déverrouiller. Le renard poussa un puissant jappement et les serrures sautèrent dans un fracas métallique.

Alors les portes s'ouvrirent et les wagons vomirent sur le quai une fournée de huit cents « gueules cassées » : bœufs épuisés, chevaux de labour efflanqués, loups

décharnés, chiens de traîne assoiffés lapant l'air d'une langue croûteuse, ânes bâtés troués au flanc, rats bruns, gris ou noirs, tous encore vêtus de kakis crasseux ; certains seulement éclopés, une oreille ou une patte en moins, d'autres édentés, sans queue, sans truffe, cornes manquantes ; d'anciens balèzes cramés toussant sans discontinuer, des types gonflés, ramollis ou noueux comme des ceps, le crâne pelé comme un oignon, la face bouffie ou anormalement évidée, parfois grêlée, suintante, blafarde ou couverte de croûtes noires ; des hures tantôt exsangues, tantôt gorgées de bouffissures, souvent plantées sur de grands corps immobiles, leurs membres ballonnés étranglés aux jointures ; beaucoup de géants anéantis, beaucoup de petits agités ; des tout maigres, des tout en angles, la plupart si jeunes, très jeunes parfois ; et là-dedans quelques corps indemnes, quelques tronches encore vives... Mais si nombreux à être déjà sans âge, sans vie, sans visage, enfants séniles courbés comme des vieillards, tassés en chiffes, rapetassés comme des fonds de froc usés ; et puis l'œil ahuri, l'œil torve ou l'œil noyé, l'œil injecté, l'œil vide : tous abattus en somme, tous désarmés, désincarnés, ballots jetés à la baille, baliveaux de haute futaie devenus bois morts, chandelles ébranchées, chablis dévastés ; car

tous appartenant à la masse résiduelle et désormais inutile des vétérans de la Deuxième Guerre des Hauts Plateaux, tous appartenant au peuple spolié, rejeté des guerriers d'hier, coupables aux yeux de l'Empire triomphant de n'avoir pas su mourir à temps, dans les règles de l'art : au combat et les armes à la main, comme leur glorieux destin les avait enjoins de le faire.

Autour de cette foule abjecte exhalant dans l'air tiède de lourdes bouffées d'odeur fauve, les chiens de berger dirigés par le renard gris couraient en tout sens, aboyant des directives précises, cent fois répétées, cent fois exécutées. Lentement, le troupeau docile des vétérans s'ordonna le long des wagons en rang par cinq, chacun posant son barda au sol en attendant que l'on disposât de lui, le calot à la main, figé dans un impeccable garde-à-vous. Dans le même temps, une section de Vopos armés de Paralyseurs M1999 et de *Lasercut*TM, assistés par un détachement d'une vingtaine de gardes-chiourme des commandos Delta, aisément reconnaissables à leur mufler de néoloup, leur bure impeccablement défripée et leurs matraques en caoutchouc de synthèse, s'était approchée. En quelques secondes, ils encerclèrent la masse des anciens soldats :

tout était prêt pour la passation de pouvoir.

Celle-ci se déroula rapidement : le renard gris s'approcha de l'officier du camp responsable de l'Opération de Bienvenue, un cochon nommé Gruber, sanglé dans un uniforme de commandant portant aux épaules les armes du Pormor. Le renard claqua des talons, fit le signe de Baal-Moloch et tendit à Gruber les écussons des régiments démantelés. Le cochon lui rendit son salut, saisit délicatement les cocardes entre ses mains gantées de cuir et les déposa dans une coupelle en argent que tenait son aide de camp. Avisant une minuscule poubelle en plastique placée à ses pieds, ce dernier actionna la pédale qui commandait l'ouverture du couvercle et y jeta les écussons. Aussitôt, un murmure désapprobateur monta de la foule des vétérans. « Vos gueules », hurla un peu trop fort et un peu trop tôt un kapo écumant de rage, sa matraque brandie au-dessus de sa tête. Son excès de zèle lui valut un violent coup de crosse de la part d'un Vopo qui le projeta inanimé sur le sol. Des rires nerveux fusèrent des premiers rangs des vétérans.

Le commandant Gruber serra le poing et tourna une trogne inquiète dans ma direction. Immédiatement, je fis un signe de tête à Gaenac, le médecin-chef qui

se trouvait à mes côtés et dont les yeux chassieux de bouledogue me fixaient depuis un bon moment. À son grognement, une quinzaine de lézards en blouse blanche, tous équipés d'un marteau à réflexes, d'un stéthoscope et d'une lampe frontale, pénétrèrent dans la foule. Sondant les cœurs, palpant les visages, écartant les mâchoires, inspectant les langues et les dents, tâtant les jarrets, les muscles et les flancs, puis explorant le fond des yeux en posant les questions rituelles (« quel âge avez-vous ? », « êtes-vous en bonne santé ? »), les médecins se livrèrent à une tournée d'inspection en règle. L'opération, sommaire mais efficace, dura une bonne heure, dans le silence le plus total.

Selon les instructions des médecins, les gardes-chiourme plaçaient sur le côté les Animos[®] manifestement fiévreux ou dont la constitution était trop faible, ceux dont les blessures n'étaient pas fermées, ceux, enfin, qui étaient privés d'une partie essentielle de leur anatomie : un fort parti de rats, au demeurant squelettiques, souffraient du typhus exanthématique ; beaucoup d'ânes et de chevaux de labour, dont les sabots déferrés et les naseaux souillés transsudaient une humeur rougeâtre, arboraient un trou béant au côté ; quelques

dizaines de loups et de chiens de traîne portaient des lésions irréversibles aux membres et à la gorge qui les rendaient définitivement inaptes au retraitement ; une forte proportion de bœufs sous le joug présentait les premiers symptômes de cybermaladie vectorielle. Ces éclopés traînèrent au pas cadencé leurs ombres douloureuses vers le proche parking où les attendaient une centaine de camions bâchés portant le sigle de la clinique Delta. Ils montèrent ou furent hissés dans les camions, qui démarrèrent aussitôt et disparurent dans la nuit.

Ne restait sur la rampe qu'une foule d'environ cinq cents Animos[®] à peu près valides qui se scindèrent sur les ordres des Vopos, eux-mêmes relayés par les gardes-chiourme, en cinq groupes distincts composés de cent individus chacun. Perdus dans un effarement muet, certains tremblaient de tous leurs membres. D'autres, les prunelles braquées vers le ciel noir, psalmodiaient dans leurs babines racornies. Quelques-uns tendaient leur museau crevassé dans notre direction et flairaient l'air en de longs reniflements sonores. Seule une minorité de vétérans restait parfaitement impassible. Se pouvait-il que des bruits cou-russent déjà à l'Ouest sur le sort qui attendait ces malheu-

reux ici ?

L'aide de camp de Gruber hurla un ordre. Trois gardes-chiourme des commandos Delta ployant sous un lourd podium arrivèrent. Ils étaient dirigés par celui-là même qui avait été projeté au sol par le Vopo et qui, indifférent au sang qui coulait sur son visage, s'était depuis longtemps relevé et s'activait sans relâche autour de ses auxiliaires. Les néoloups déposèrent l'estrade devant Gruber. Montant sur celle-ci, ce dernier saisit le micro qu'un Vopo lui tendait. Au même moment une musique militaire crachée en sourdine par les enceintes fixées sur les pylônes de béton assurant l'éclairage du quai se fit entendre. Gruber tapota sur le micro et commença son discours d'une voix énergique : « Très valeureux Légionnaires, au nom de l'administration du camp, je vous souhaite la bienvenue. Comme vous le savez tous, la guerre est finie. Elle s'est soldée par le triomphe de l'Empire d'Euphrate sur les forces du mal. Et c'est à vous que nous devons cette grande victoire ! Je suis moi-même chargé de... »

Mais je n'écoutais plus. Ma mission était, à ce stade, terminée et mon statut au sein du camp ne m'obligeait nullement d'ouïr le tissu de mensonges que Gruber

débitait comme un robot. Il me restait à quitter cette scène nauséuse dont je connaissais de toute façon le déroulement par cœur : après le discours de Gruber, les cinq cents Animos[®] allaient prendre le chemin du secteur C du camp, le *lager* : sous bonne garde, en ordre, en silence. Et le cas échéant sous une pluie de coups. Arrivés là-bas, ils allaient être déshabillés, désinfectés, enregistrés, classés, vêtus de bures et de sandales, puis appareillés, désaltérés et, pour certains, nourris. Dès demain, leur calvaire allait pouvoir commencer.

Je pris Gaenac par la manche et je m'apprêtais à vider les lieux quand mon attention fut retenue par un cri strident qui émanait d'un des groupes des vétérans alignés sur la rampe du quai et dont l'écho insistant obligea Gruber à interrompre son discours.

Incertains sur la démarche à suivre, les Vopos hésitaient encore à lancer sur la foule leurs supplétifs à matraque. Il y eut comme un flottement au cours duquel plusieurs d'entre eux armèrent leurs Paralyseurs ou firent sauter le cran de sûreté de leur *Lasercut*[™] tandis qu'ils reculaient d'un pas en jetant des regards interrogateurs à leur chef, le décurion Ralph, un doberman lourdaud, surgonflé à la nandrolone. Ce dernier s'avança vers les

chiens de berger et leur ordonna de se replier derrière ses sbires, ce qu'ils firent avec empressement. Mais déjà le cri avait été relayé par d'autres braillements, et, tout à coup, à la manière d'un feu de paille, la rumeur enfla et la masse des vétérans ne fut plus qu'une seule et même plainte qui disait : « à boire », « À BOIRE »...

Le visage de Gruber s'empourpra. Il ouvrit l'étui du Paralyseur qu'il portait au côté, l'empoigna et tira une salve en l'air. S'époumonant dans son micro, il adjura les vétérans de recouvrer leur calme. Le tumulte s'arrêta net, à l'exception d'un geignement criard, lancinant : le même qui avait perturbé tantôt le discours du commandant.

Le décurion Ralph fit un signe au kapo qui avait été sonné par le coup de crosse du Vopo et lui enjoignit de s'avancer à ses côtés vers le groupe d'où sourdait la plainte lancinante :

– QUI C'EST QUI CRIE ? QUEL EST L'ENFANT DE SALAUD QUI NE VEUT PAS SE TAIRE ? tonna-t-il en agitant son Paralyseur sous le nez des vétérans médusés. Ces derniers s'écartèrent prudemment, laissant apparaître un rat maigrichon, chancelant, au visage terreux mangé par d'énormes bésicles, et qui s'acharnait,

entre deux hoquets sanglants, à supplier d'une voix de crécelle qu'on lui donnât à boire. « Merde ! me dis-je en mon for intérieur, comment se fait-il que mes crétins de médocastres ne l'aient pas évacué, celui-là ? »

Mais je vis qu'un jeune loup s'interposait crânement entre le rat chétif et le doberman. L'Animal[®] était court de taille bien que ses épaules fussent étonnamment larges. Une force épaisse et sûre émanait de son corps massif, comme taillé dans une même grume de franc-pied. C'est son visage qui me frappa le plus. Je peux même dire que sa vue me glaça littéralement le sang. Car le jeune loup affichait sur une figure d'angelot, prodigieusement mobile, une grimace de haine absolument stupéfiante qui roulait en vagues congestionnées d'une oreille à l'autre, comme si les masques mêmes de la vie et de la mort jouaient à s'en disputer l'emprise. Incapable de soutenir la vue de cet horrible faciès, je dus un court instant détourner les yeux. J'entendis le jeune loup sommer d'une voix étranglée le doberman et son acolyte de « laisser son copain Raymond tranquille ».

Tout se passa alors très vite : hésitant à frapper, le garde-chiourme qui flanquait le doberman fit tourner une seconde de trop sa matraque au-dessus de sa propre

hure. Il s'affaissa sur le sol, la face broyée par le formidable coup de poing que le jeune loup venait de lui décocher — un poing dans lequel scintillait le faisceau olivâtre d'un *Lasercut*TM de poche. Le jeune loup leva les bras et voulut dire quelque chose à la foule, mais le doberman lui vida sans sommation son chargeur sur la poitrine. Pareille au nucléus d'un silex frappé au cœur, elle explosa en mille éclats de chair acérés. Déjà quatre ou cinq sbires empoignaient les corps des combattants qui baignaient dans une mare de sang et les jetaient comme des sacs sur une charrette à bras qu'on avait halée en catastrophe. Gruber reprit son micro et, d'une voix grasseyante où perçaient la colère, la menace et peut-être la peur, déclara que ce qui venait de se passer serait le lot de quiconque s'opposerait à ses ordres : « La guerre est finie, vous m'entendez ? Ici s'achève votre voyage ! Votre intérêt est de... »

J'avais cessé d'écouter : en proie à un léger malaise, je saisis mon médecin-chef par le col de sa blouse et je fis quelques pas hésitants en direction de ma voiture, garée sur le parking situé en bordure du quai. En passant près de la charrette, Gaenac pointa son doigt vers les dépouilles du garde-chiourme et du jeune vétéran :

– Qu'est-ce qu'on en fait ?

Surmontant mon dégoût, je m'approchai des corps.

Le garde-chiourme avait le visage en bouillie. Je le poussai sur le côté, car il m'empêchait de voir l'autre cadavre :

– Bon Dieu, regarde-moi ça ! criai-je malgré moi, en désignant le jeune loup dont la poitrine était pulvérisée mais le visage miraculeusement indemne.

Gaenac se pencha à son tour sur le corps et émit un sifflement d'admiration. Il y avait de quoi. Libéré par la mort, le faciès au repos du jeune vétéran était d'une beauté saisissante : un visage à la peau extraordinairement lisse, aux traits d'une pureté à peine imaginable, où la figure du loup avait disparu, comme si la camarade lui avait sculpté pour l'éternité un masque d'ange.

– Ce spécimen est exceptionnel, déclarai-je. Il faut l'emporter à la clinique.

En fin connaisseur, Gaenac opina du chef.

– Je connais des hiérarques qui paieraient très cher pour impétrer un tel épiderme, ajouta-t-il l'air pensif.

– « C'est dans les meilleures peaux que l'on fait les meilleures figures », commentai-je, reprenant à mon compte la maxime qui figure au fronton de la clinique

Delta.

Gaenac acquiesça, avança la patte sur le mort et ôta d'un coup sec la petite plaque rectangulaire qui était accrochée à la chaînette ceignant son cou.

– « Jérôme Bonnenfant », lut-il. « Ab, rhésus négatif ». Plutôt rare pour un « stigmatisé », non ? Dommage qu'il ait fallu le descendre si vite...

– « Ici les têtes brûlées ne vivent pas longtemps », récitai-je d'une voix morne, reprenant cette fois-ci la sentence qui figure au fronton de la grille d'entrée du camp d'internement.

– Je me demande d'où il sort, ce numéro-là...

– Le saura-t-on jamais ?

Je laissai le soin au médecin-chef de transmettre ses instructions à ses assistants et je poursuivis mon chemin. Gaenac me rejoignit quelques minutes plus tard au parking, où je patientais dans mon véhicule, tenaillé par l'envie de déguerpir au plus vite.

– Je te dépose chez toi ? lui demandai-je en priant le ciel pour qu'il dise non.

– Pas ce soir. Je retourne à la clinique. À vue de nez, il doit y avoir une trentaine de défigurations à opérer sans délai. Sans parler des dizaines de « cryo »

qui attendent depuis hier... J'aimerais pas que mes gus me salopent le boulot...

– Comme tu veux. À demain, alors.

– C'est ça, à demain, répondit Gaenac en fourrant ses grosses pattes dans les poches de sa blouse. Au fait ! ajouta-t-il.

Il exhiba la plaque qu'il venait d'arracher du cou du cadavre :

– Tu oublies ceci...

Je pris la médaille qu'il me tendait et la jetai dans la boîte à gants.

Il crut bon d'ajouter :

– ... C'est pour ta collection.

– C'est ça, pour ma collection...

Esquissant un sourire forcé, je lançai le moteur : ainsi s'achevait pour moi une journée de travail ordinaire à l'URCM de Lepz.

À l'extrémité orientale des Hauts Plateaux, en plein cœur du Territoire 3, des milliers de mains Animales ont patiemment élevé au cœur de la steppe rase infestée de vasières et de marécages où croissent le jonc et le lis blanc, un impressionnant remblai de terre ocre planté de massifs fleuris. Si l'improbable voyageur prenait la